

## Etre chercheur après janvier 2011

Dans l'intermède d'un an, et même si un souffle révolutionnaire a balayé beaucoup de choses, la pratique de chercheur, une activité lente et d'arrière-plan ne peut vivre un retournement brusque et direct. Ce qui n'empêche pas les chercheurs d'être touchés, comme tout le monde, par ce qui arrive au quotidien, qui atteint les hommes et les institutions comme les conditions matérielles et morales d'exercice du métier. Les chercheurs ne peuvent être indifférents à leur contexte ni éviter l'émotion qui empreint cette période exceptionnelle même si la profession incite au recul et se construit sur la capacité à observer, sinon froidement, du moins en tenant compte, au maximum, des facettes d'une situation, de la complexité des questions, de la pluralité des points de vue qui se rattachent aux faits. Entre la fièvre causée par l'hyper-rapidité et l'ampleur des faits et les impératifs intellectuels du métier, une palette de réactions est possible. Je ne parlerai que de la mienne puisqu'on me demande de faire part de mon expérience de chercheur en Tunisie depuis janvier 2011, pour illustrer une des façons dont la profession d'historien est concernée par le potentiel révolutionnaire qui s'est déclenché au début de 2011.

### Trois leçons

En Tunisie comme ailleurs, le terme *histoire* recouvre plusieurs sens : il renvoie à une culture, il en appelle parfois à la connaissance et désigne plus rarement une condition, un métier. La passion du passé est répandue dans l'opinion, le goût de l'histoire fait partie de la culture tunisienne contemporaine et s'enracine dans un héritage intellectuel. L'histoire en appelle également à une conscience du temps et à l'étude de la façon dont il régit les rapports humains dans une société, au cours d'une époque. Étudier l'histoire constitue enfin un métier qui, avec les sciences sociales voisines et les sciences dures moins mitoyennes, a une évolution intrinsèque, aux aspects entremêlés : à une histoire des contenus et des formes que peut prendre cette expression du passé d'individu et de groupe que chaque personne ou communauté porte en elle, s'ajoute l'histoire des hommes et des institutions qui la fabriquent. L'année 2011 a été pour moi une leçon à chacun des ces niveaux de conception de l'histoire.

### Leçon de culture

Vivre un soulèvement qui se déclenche après l'immolation d'un homme et entraîne des conséquences avec l'ampleur constatée est pour le moins édifiant sur le phénomène de l'opinion et sur la façon dont il peut agir sur le réel. Cet acte désespéré, pas le premier du genre ni hélas le dernier, est un des mythes fondateurs de la « Révolution tunisienne ». La construction du mythe appelle évidemment son contraire par la bataille autour des dates de commémoration (17 décembre ? 14 janvier ?), par les tentatives de fondre le *peuple* dans la figure du *martyr*, par les pressions pour la captation d'un *leadership*. L'opinion, objet commun

au journalisme et aux sciences sociales et matériau de choix des acteurs politiques, est devenue une source vivante d'inspiration. Grâce à l'électrification de la parole et des médias, j'ai pu vérifier la magie d'un phénomène échappant toujours aux prévisions et aux manipulations, même si on ne renonce jamais à le réifier après coup, et même si les politiciens ne guérissent jamais de la tentation de l'aiguillonner et de le sonder parce qu'il est craint. Est-ce qu'un vote signifie opinion ? La culture est-elle une somme d'opinions ? Les médias sont-ils seuls face à l'opinion ? Toutes ces interrogations trouvent dans la situation tunisienne une série d'alchimies incompréhensibles si on s'en tient à la crête de l'actualité et des discours. L'étude de l'opinion est certes complexifiée par la technicité des réseaux sociaux, accélérateurs de faits et d'opinions, mais la compréhension de la situation souffre également d'un déficit d'études historiques, sociologiques, psychologiques, journalistiques sur les traits culturels et l'évolution des mentalités. Les tensions qui explosent à la face des Tunisiens, de leur classe politique et du monde, révèlent entre autres un déficit de connaissances sur la société. Considérant la remontée en surface de la politique, et sachant que les problèmes économiques et sociaux constituent la lave volcanique et la colère intériorisée et partagée le détonateur imprévu de cette Révolution, l'histoire peut aider à établir des connexions.

### Leçon d'histoire

Habitué à une histoire contemporaine qui se fait essentiellement à partir des archives écrites, même si elle s'est ouverte sur le témoignage, j'ai pris la mesure et *en live* de l'importance méthodologique des questions basiques enseignées par la discipline. Qu'est ce qu'une source ? Qu'est ce qu'une information ? Qui est l'auteur d'un document ? Depuis la *gifle* qui aurait causé le suicide de Bouazizi jusqu'aux nuées de rumeurs qui ont banalisé *buzz* et inventé l'intox, l'historienne flotte dans la multitude d'informations, la multiplication des modes d'expression, la liberté de ton et jusqu'au libertinage des propos. Avec le temps, j'ai commencé à noter la façon, parfois surprenante, dont les données s'organisent en fonction d'acteurs insoupçonnés, comment des événements au départ bénins prennent de l'importance. Cette physique de l'événement et la mayonnaise plus ou moins réussie d'un pouvoir façonné au jour le jour, représente pour moi un terreau de réflexion vivace sur la naissance d'une culture politique, peut-être en transformation. Entraînée aux mécanismes langagiers de la dictature, j'ai déplacé l'attention au vocabulaire post-révolutionnaire parvenu lui aussi à recevabilité. Le mot *Révolution* qui a beaucoup servi par commodité, par paresse ou par fierté appelle à réfléchir sur l'efficacité des mots dans le jeu du présent puis la répercussion sur l'écriture de l'histoire. En attendant d'approfondir

l'analyse des discours qui orchestrent la vie politique et les arguments échangés tous médias confondus et jusque dans le privé, je regarde davantage la télévision, lis plus de journaux, écoute plus les radios, fréquente la toile. S'y déploie une société en pleine éclosion de capacités étouffées, niées ou simplement ignorées, une jeunesse contestatrice, énergique et parfois désespérée, des femmes omniprésentes dans l'espace public. Alors que les résultats des élections de l'Assemblée Nationale Constituante sont interprétés comme les chiffres d'une représentation populaire, ces images de la société me semblent mettre le doigt sur une ignorance, d'abord scientifique, de la diversité et des profonds ressorts d'une Tunisie sous-analysée. Les pratiques de pouvoir apparaissent rigidifiées par le temps, trop vieilles pour les besoins et urgences du pays, trop pauvres devant sa complexité. La masculinité et la moyenne d'âge des responsables politiques est un des signes d'un décalage flagrant entre la société et le pouvoir.

### Leçon civique

Dans un pays où la vie scientifique manque de revues, de lieux et de traditions de débat, le politique magnétise les professions intellectuelles, les asservit aussi dans la mesure où il s'est érigé en source unique de légitimité, but ultime de toute réussite. Exercice et conditions du métier de chercheur ne sont pas pires que le reste, encore faut-il ajouter qu'ils illustrent une conception totalitaire du savoir desséchante et, à la longue, dévalorisante des métiers de la connaissance. Une année ne peut suffire à agir sur l'hypertrophie de l'idéologie des diplômes, la surveillance des idées, les mécanismes gelant les forces créatrices, autant de graines ayant semé dans la société un désamour envers les intellectuels et dressé des clivages partisans à l'université. Je sais faire partie de secteurs minés par le manque de liberté et le déni politiques, le culte techniciste achevant de rendre les sciences de l'homme en Tunisie inutiles à lui-même. Politiques et scientifiques ont beaucoup à faire pour soigner ces maux afin de redonner au savoir sa fonction humaniste et la place qui lui revient dans la richesse globale. En tant que chercheur, j'ai cependant éprouvé, au cours de cette année, une conscience accrue de l'importance de l'histoire face à la montée des émotions, des revendications individuelles et des phénomènes religieux et mémoriel. Comme tout référentiel important - et cette Révolution en est un de taille -, l'histoire doit rester en alerte, un peu comme une veille météorologique en cas de beau temps, en prévision des intempéries. Penser à la suite, à la connaissance future et à la mise en ordre raisonné de ce présent aujourd'hui en déroulement me semble être une hygiène à conserver face à la gestion des événements et aux réponses politiques hâtives.

Kmar BENDANA

Historienne, ISHMN/IRMC